HAL
open science

Le baptême inconscient de l'incunable : non pas 1640 mais 1569 au plus tard

Yann Sordet

To cite this version:

Yann Sordet. Le baptême inconscient de l'incunable : non pas 1640 mais 1569 au plus tard. Gutenberg Jahrbuch, 2009, 84, p. 102-105. hal-00791398v2

HAL Id: hal-00791398

https://hal.science/hal-00791398v2

Submitted on 21 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gutenberg-Jahrbuch, 84, 2009, p. 102-105

Le baptême inconscient de l'incunable : non pas 1640 mais 1569 au plus tard

Le premier emploi du terme « incunabula » dans le domaine du livre imprimé est généralement daté de l'année 1640. Le mérite de cette initiative linguistique reviendrait à Bernhard von Mallinckrodt (1591-1664), doyen du chapitre cathédral de Münster. Après plus d'un demi-siècle de concurrence érudite pour la détermination du premier berceau de l'art typographique, et dans le contexte de la commémoration du bicentenaire de l'invention de l'imprimerie, Mallinckrodt entend démontrer la légitimité de la candidature de Mayence, et le rôle de Fust, contre les défenseurs de Haarlem et de Laurens Janszoon Coster. Telle est l'ambition explicite de la *De ortu ac progressu artis typographicæ dissertatio historica* qu'il publie en 1640 à Cologne[1]. Il aurait alors non seulement fixé durablement les frontières chronologiques de l'objet qui nous préoccupe (« ante annum secularem 1500 », p. 105), mais également, en recourant au substantif classique « incunabula » pour qualifier cette première époque du livre imprimé, fourni à la postérité le terme appelé à le désigner sans concurrence. Le premier semble-t-il à avoir attribué à Mallinckrodt cette contribution heuristique et linguistique fut Ferdinand Geldner, en tête de la brillante introduction générale à l'étude de l'incunable qu'il publia en 1978[2]. Cette attribution et cette datation ont été depuis lors largement reprises[3]. Or l'une et l'autre doivent aujourd'hui être révisées. Le premier usage attesté du terme dans l'acception qui nous intéresse doit être anticipé de plus de soixante-dix ans, et daté de la naissance même de cette grande controverse d'histoire bibliographique, parmi les premières du genre, dans laquelle prit place le traité de Mallinckrodt. Selon toute vraisemblance en effet, ce dernier a directement emprunté la formulation au médecin et philologue hollandais Hadrianus Junius (Adriaan de Jonghe, 1511/1512-1575). Dans sa *Batavia*, publiée à

---

[1] Bernhard VON MALLINCKRODT, *De ortu ac progressu artis typographicæ dissertatio historica, in qua praeter alia pleraque ad calcographices negocium spectantia de auctoribus et loco inventionis præcipue inquiritur, proque Moguntinis contra Harlemenses concluditur*, Köln, Johann Kinckius, 1640, in-4°.

[2] Ferdinand GELDNER, *Inkunabelkunde : eine Einführung in die Welt des frühesten Buchdrucks*, Wiesbaden, 1978, p. 1 et 6.

[3] Notamment par : Marie-Laure MONFORT, « Où en est le catalogue mondial des incunables ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, 1995, n°5, p. 42 ; Denise HILLARD, entrée « Incunable », dans *Dictionnaire encyclopédique du livre*, t. II, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2005, p. 547 ; Paul NEEDHAM, « The late use of incunables and the paths of book survival », *Wolfenbütteler Notizen zur Buchgeschichte*, 29, 2004, p. 56. « This tract is the work primarily responsible for the eventual reception of the word "incunabula" as a technical term for fifteenth-century printing » soutient encore très récemment Paul Needham en empruntant son titre au traité de Mallinckrodt, cf. *The invention and early spread of European printing as represented in the Scheide Library,* Princeton, 2007, p. 9.

Leyde en 1588, Junius a consacré un chapitre à l'histoire des principales et plus anciennes villes hollandaises (*De Hollandiae primariis urbibus deque oppidis & municipiis*). Dans le portrait qu'il donne de la cité de Haarlem (p. 250-60), l'essentiel de son développement (p. 253-8) est consacré à l'invention de l'imprimerie : élément déterminant de la notoriété de la ville pour Junius, qui est comme on le sait le premier des auteurs qui ont attribué l'honneur de cette découverte à Coster. La publication de la *Batavia* constitue en effet un jalon essentiel de l'historiographie du livre imprimé, et se trouve à l'origine de la controverse sans doute la plus nourrie dans le domaine[4]. C'est là que Junius applique le terme « incunabula » au temps des premières réalisations de l'art typographique : «...id observatum fuerat inter prima artis incunabula (ut nunquam ulla simul & reperta & absoluta est) uti paginæ aversæ glutine commissæ cohærescerent, ne illæ ipsæ vacuæ deformitatem adferrent. ». Il désigne ainsi de manière métaphorique l'époque des premiers produits, des premiers balbutiements de cette technique nouvelle encore « au berceau » (pour conserver le champ sémantique adopté). La jeunesse de l'invention, pour Junius, se voit aux imperfections de ses premières réalisations : les feuilles étant imprimées sur une face seulement, une fois les cahiers pliés et le livre formé les pages blanches en regard ont du être contrecollées afin d'éviter l'inélégance de pages entièrement vides. Junius évoque précisément l'un de ces livrets prototypographiques censé étayer son argumentation, et que plusieurs bibliographes et historiens de la chose imprimée ont tâché d'identifier : il s'agit d'un *Speculum humanae salvationis* en néerlandais (« vernaculo sermone »), anopistographe, dont les feuillets auraient été imprimés à l'aide de caractères mobiles en bois (gravés dans de l'écorce de hêtre : « faginos cortices »), que Coster aurait mis au point avec son gendre avant de recourir à des types métalliques (plomb puis étain)[5]. C'est donc bien en 1588 que pour la première fois (en

---

[4] Charles Clements BIGMORE, Charles William Henry WYMAN, *A bibliography of printing*, London, Quaritch, 1880-1886, réimpr. London, British Library / Oak Knoll Press, 2001, I, p. 379.

[5] Hadrianus JUNIUS, *Batavia. In qua præter gentis & insulæ antiquitatem, originem... declaratur quæ fuerit vetus Batavia,* Leiden, Officina Plantiniana, 1588, in-4°, p. 256. Citons l'ensemble du passage : « Habitavit [...] Harlemi [...] Laurentius Joannes cognomento Ædituus Custosve [...]. Is cœpit faginos cortices principio in literarum typos conformare, quibus inversa ratione sigillatim chartae impressis versiculum unum atque alterum animi gratia ducebat [...]. Quod ubi feliciter successerat, cœpit animo altiora (ut erat ingenio magno & subacto) agitare, primumque omnium atramenti scriptorii genus glutinosius tenaciusque, quod vulgare lituras trahere experiretur, cum genero suo Thoma Petro [...] excogitavit, inde etiam pinaces totas figuratas additis characteribus expressit. Quo in genere vidi ab ipso excusa adversaria, operarum rudimentum, paginis solum adversis, haud opistographis : is liber erat vernaculo sermone ab auctore conscriptus anonymo, titulum præferens *Speculum nostræ salutis*, in quibus id observatum fuerat **inter prima artis incunabula** (ut nunquam ulla simul & reperta & absoluta est) uti paginæ aversæ glutine commissæ cohærescerent, ne illæ ipsæ vacuæ deformitatem adferrent. Postea faginas formas plumbeis mutavit, has deinceps stanneas fecit, quo solidior minusque flexilis esset materia, durabiliorque... », p. 255-6 (nous soulignons). L'antériorité de Junius sur Mallinckrodt a été relevée par Lotte Hellinga : « Printing

l'état actuel de nos connaissances), apparaît dans une publication imprimée la source étymologique de notre terme « incunable ». Or l'édition de la *Batavia* est posthume ; Junius, qui en avait commencé la rédaction en 1566, est mort en 1575. La Bibliothèque nationale des Pays-Bas à La Haye conserve le plus ancien manuscrit aujourd'hui connu de cet ouvrage. Il s'agit d'une copie de la main du fils de Junius, Pieter[6]. Elle fut directement établie à partir du manuscrit original dont Junius a dû achever la rédaction en 1569[7]. Elle porte un certain nombre de notes et corrections postérieures, notamment de la main de l'historien et poète Janus Dousa (Johan Van der Does), qui fut le principal maître d'œuvre de l'édition de 1588. Au moins pour le passage qui nous intéresse, l'impression de 1588 est absolument conforme au texte de 1569[8]. C'est donc bien la date de 1569 qui doit en toute certitude être aujourd'hui retenue pour dater le plus ancien recours au terme « incunabula » dans un contexte bibliographique.

Sous la plume de Junius le terme n'est pas, bien évidemment, un néologisme en soi. Substantif neutre pluriel, le terme « incunabula » désigne dès la fin du IIIe s. av. J.-C. les garnitures de berceau ou les langes (Plaute, *Truculentus*, Acte V, sc. 1, 905), puis le berceau lui-même. Chez les auteurs latins de la période classique, il peut être employé par métonymie pour désigner le lieu de la naissance (Ovide, *Metamorphoses*, III-317, VIII- 99), ou plus rarement par extension métaphorique pour signifier la prime enfance ou les origines d'un phénomène, d'une idée (Cicéron, *Orator*, 42 ; *De oratore*, I-23 ; Tite-Live, IV-36)[9]. Chez Junius, pour être précis il désigne non pas directement les premiers livres imprimés, mais, très classiquement, l'époque de l'invention du procédé

History as a cultural history », *Gutenberg-Jahrbuch*, 2001, p. 22, qui ne prcéise pas que le second cite directement le premier.

[6] Den Haag, Koninklijke Bibliotheek, ms. 78H44. Signalé par P. O. KRISTELLER, *Iter italicum... : a finding list of uncatalogued or incompletely catalogued humanistic manuscripts of the Renaissance in Italian and other libraries*, London, 1963 *et seq.*, IV (1989), p. 342.

[7] L. HELLINGA-QUERIDO, C. DE WOLF, *Laurens Janszoon Coster was zijn naam,* Haarlem, 1988, p. 38-43.

[8] Den Haag, Koninklijke Bibliotheek, ms. 78H44, f. 245r°. Une copie manuscrite plus tardive de la *Batavia*, mais toujours antérieure à l'édition de 1588, se trouve conservée à la Bibliothèque royale de Belgique, ms. 3263. Cette deuxième copie, anonyme, est précisément datée de Mijdrecht, entre le 17 mai et le 25 juin 1583 ; elle fut vraisemblablement établie pour l'historien Lambert Vander Burch, doyen du chapitre cathédral d'Utrecht. Elle présente également une formulation conforme au texte de 1569 (f. 121v°). Cf. *Manuscrits datés conservés en Belgique. Tome VI : 1541-1600.* réd. Martin Wittek et Thérèse Glorieux-de-Gand, Bruxelles, 1991, 976 ; *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique,* t. VII, réd. J. van den Gheyn, Bruxelles, 1907, 7200. Je remercie Michiel Verweij, conservateur au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique, et Kathryn Rudy, à la Bibliothèque nationale des Pays-Bas, pour l'attention qu'ils ont portée à mes demandes et à l'examen de ces deux copies de la *Batavia*.

[9] *Thesaurus linguae latinae*, VII-1077-8. Un examen linguistique détaillé du terme en latin classique est donné par Guy SERBAT, *Les dérivés nominaux latins à suffixe médiatif*, Paris, Les Belles lettres, 1975, p. 43-5.

typographique : la préposition « inter » (« inter prima artis [typographicae] incunabula ») a ici une signification strictement temporelle. C'est son emploi dans un contexte bibliographique, et son application au phénomène moderne qu'est l'« ars typographica », qui sont alors inédits.

En 1640, Mallinckrodt passe en revue les différents auteurs qui ont soutenu la thèse de Haarlem (il en dresse même le catalogue) : il cite directement et assez fidèlement Junius, le premier d'entre eux, et notamment le passage fondamental de la *Batavia* que nous venons d'évoquer[10]. C'est donc directement au premier partisan de Coster, et tout en démontant méthodiquement ses arguments historiques, que Mallinckrodt emprunte la métaphore. Il l'emploiera par ailleurs et sous sa propre plume dans son traité, à cinq reprises. A savoir une seule fois dans son sens classique étendu, dans l'épître dédicatoire, pour désigner sa propre enfance : « incunabula mea » (f. a_4v°). Et pour toutes les autres occurrences dans ce nouveau contexte typographique : « typographiæ incunabula, quæ ad annum 1450 vel circiter communiter referuntur » (p. 5) ; « illa in quae typographica incunabula incurrunt tempora... » (49) ; « Trithemius, Aventinus & Joannes Cluverus, qui annum 1450 typographicis incunalibus [*sic* pour « incunabulis »] asserunt insignem fuisse » (71) ; « comparatio hodiernæ typographię cum primis etiam incunabilis [*sic*, corrigé en « eius incunab. » par le f. d'*errata* i_4] »] (101). Le fait qu'en 1569 au plus tard Junius recourre au terme « incunabula », plutôt qu'à l'une des nombreuses solutions plus courantes que lui offrait le latin (« exordia », « initia », « primitiae », « primordia », « rudimenta », « principium », voire « orsus »), relève du hasard, ou à tout le moins d'une préférence stylistique singulière mais toute classique. Mais ce contexte d'emploi, pour un terme aussi rare et donc aisément « spécialisable », est déterminant : il oriente incontestablement Mallinckrodt, le portant à réserver quasi exclusivement son usage au domaine de l'imprimé du XVe siècle.

Dans la chaîne étymologique qui conduit du substantif pluriel classique (« incunabula ») désignant les origines, au substantif singulier vernaculaire (« incunable ») désignant à partir du XIXe siècle le livre imprimé au XVe, la logique linguistique suppose une étape intermédiaire : le néologisme singulier « incunabulum », qui se serait détaché de la métaphore plurielle « incunabula » par le jeu d'une extrapolation sémantique relevant en quelque sorte d'un processus de réification puisqu'il désigne l'objet et non plus le temps de sa production. La première occurrence de cet hypothétique néologisme, dans cette acception précise, reste à identifier (si elle existe)[11]. Sur le plan le plus

[10] Bernhard VON MALLINCKRODT, *De ortu ac progressu...*, p. 29.

[11] Le singulier « incunabulum » est très ponctuellement attesté dans l'Antiquité tardive, comme équivalent du neutre pluriel « cunabula » (nid, berceau) : saint Ambroise l'emploie, pour des besoins évidents d'assonance, pour désigner l'enveloppe que se constitue le phénix, à la fois tombeau, et berceau de sa résurrection (« vel tumulum

exactement linguistique, Mallinckrodt ne s'est pas plus que Junius écarté de la langue classique ; il n'a pas opéré ce détachement et rien ne laisse supposer qu'il en ait soupçonné la possibilité[12]. On peut en revanche considérer que le détournement, qui réservera au terme « incunabula » la postérité sémantique exclusive que nous lui connaissons, se trouve en germe dans le texte de Mallinckrodt. D'abord parce que si l'initiative lexicale de recourir à lui dans ce contexte revient à Hadrianus Junius, Bernhard von Mallinckrodt a sans doute constitué un important relais, en le confortant dans ce champ d'application, par un ouvrage spécialisé tout entier et explicitement consacré à l'invention typographique et à l'histoire de sa diffusion. Par ailleurs, le fait de compléter le terme par un adjectif (« incunabula typographica », p. 49 ; « typographicis incunalibus [*sic* pour « incunabulis »] », p. 71), tend à le réifier, ou du moins rend possible le malentendu pour un lecteur rapide. On peut supposer également, à l'origine de cet investissement concret du terme, une contamination sémantique induite par le suffixe instrumental « -bulum », qui entre par ailleurs dans la composition de noms d'objets ou d'outils (*tintinnabulum*, *infundibulum*, *fibula*...)[13].

En 1688 encore, le titre que donne à son ouvrage le libraire Cornelius Van Beughem ne peut être suspect du point de vue philologique : *Incunabula typographiae sive Catalogus librorum scriptorumque proximis ab inventione typographiae annis, usque ad annum Christi M.D. inclusive...*[14]. Sur le plan grammatical le terme renvoie bien là encore, de façon classique, aux origines, aux premiers temps de la typographie. Mais un siècle plus tard, le détournement semble parfaitement opéré : en témoigne la formulation choisie par l'orientaliste Sebastian Seemiller en 1787 au titre du catalogue des incunables de l'université d'Ingolstadt : *Bibliothecæ academicæ Ingolstadiensis incunabula typographica seu libri ante annum 1500 impressi*[15]*.* Non seulement « seu » tend à introduire une stricte équivalence entre « incunabula typographica » et « libri ante annum 1500 impressi », qui relève presque de la définition ; mais les « incunabula typographica »

---

corporis vel incunabulum resurgentis », *De excessu fratris sui Satyrus*, Migne *PL* 16, 1331).

[12] Ferdinand Geldner considère abusivement que Mallinkrodt a lui-même pu opérer ce glissement, lorsqu'il écrit : « Er [*i.e.* Mallinckrodt] hat damit einen Terminus gesetzt ... auch wenn er als „incunabula" eher [*sic pour* nur] die Epoche bezeichnet als die Druckwerke selbst », *Inkunabelkunde...* , p. 6. Et nous suivons d'autant moins Lotte Hellinga lorsqu'elle soutient que Junius emploie le mot « incunabulum » - un singulier qu'on ne trouve jamais sous sa plume – pour désigner directement « a primitive and therefore very early piece of printing », p. 22 (Cf. note 5).

[13] Cette hypothèse, comme bien des points de cette petite note, doit beaucoup à un amical échange avec Ivan Boserup, directeur du département des manuscrits et livres rares de la Bibliothèque royale de Copenhague.

[14] Amsterdam, Johann Wolters, 1688, in-12. Il s'agit du premier répertoire d'incunables publié en tant que tel, et du premier ouvrage dont le titre intègre le mot « incunabula » dans son application bibliographique.

[15] Ingolstadt, J. W. Krüll, 1787-1792, 4 fasc. in-4°.

renvoient ici non pas tant à une époque qu'à une collection physique de livres du XVe siècle.

À défaut d'une étude précise de sa diffusion, on notera enfin que le terme reste d'usage extrêmement limité avant le XIXe siècles, alors même que l'objet qu'il est appelé à désigner fait l'objet d'une distinction et d'une visibilité croissantes de la part des bibliographes comme des collectionneurs. Il dispose en effet longtemps d'autres modes de désignation, essentiellement périphrastiques (« Index librorum ab inventa typographia ad annum 1500 dispositus », « livres imprimés dans le XVe siècle », « édition près de l'origine de l'imprimerie », etc.). C'est au XIXe et surtout au XXe siècle qu'il s'impose, dans toutes les langues mais avec des degrés d'exclusivité variables. La première occurrence datée en français est la forme adjectivale (« éditions incunables ») dont Gabriel Peignot donne en 1802 la définition dans son *Dictionnaire raisonné de bibliologie*[16]. Il est très largement utilisé en italien, sous les deux formes concurrentes *incunabolo* et *incunabulo*[17], la première étant aujourd'hui nettement privilégiée. En Angleterre on lui préfère traditionnellement, au moins pour la publication des catalogues, l'expression « Book printed in the XVth century », comme en témoigne encore le titre récemment retenu pour le catalogue des incunables de la Bodleian library (2005).

Yann Sordet

[16] Paris, Villier, 1802-1804, 3 vol. in-8°, spécialement t. I, p. 244 et III, p. 180. Cf. *Trésor de la langue française*, t. 10, Paris, 1983.

[17] P. SCAPECCHI, *Incunabolo : Itinerario ragionato di orientamento bibliografico*, Roma, Associazione italiana biblioteche, 2004, p. 8.